

mais aussi à sa droite intelligence. Oui, elle avait eu parfaitement raison de penser qu'il ne lui suffisait pas de disparaître, de quitter Georges, de lui être pour ainsi dire soudainement enlevée. La princesse, mieux qu'une autre, savait jusqu'à quel degré de ténacité, ce genre de contradiction pouvait conduire son fils, et c'était précisément cette connaissance de son caractère qui, seule, tout à l'heure, lui avait donné la force de se maîtriser devant lui. Les moyens suggérés par Fleurange étaient donc les meilleurs, et grâce à eux, l'avenir pouvait être sauvé. La mobilité de Georges était grande, la princesse en espérait beaucoup, pourvu que, d'une part, il fût soustrait au charme dangereux de la présence de Fleurange, et que, de l'autre, le prestige d'un grand obstacle à vaincre cessât en apparence de s'élever entre eux. Rien en effet n'était plus habile que le conseil donné contre elle-même par la jeune fille. La femme du monde le comprit et lui en sut gré. Elle voyait apparaître de nouveau le but auquel elle avait tendu toute sa vie, et, dans l'espoir de l'atteindre, elle acceptait sans remords la nécessité de fouler aux pieds le noble cœur qui s'immolait ainsi ; disons même que, si quelque chose la préoccupait en dehors du péril présent, ce n'était pas la vie brisée de Gabrielle, mais bien les habitudes de sa propre vie dérangées, et son bien-être troublé par ce malheureux incident. Néanmoins, au moment où elles se séparèrent, à la fin de ce long entretien, la princesse serra Fleurange dans ses bras avec une tendresse expansive, et pour un moment celle-ci se sentit presque complètement heureuse. Elle avait en horreur toute dissimulation, et le grand pas qu'elle venait de faire dans la voie de la plus courageuse franchise semblait avoir allégé son cœur.

Elle était encore dans cet état de satisfaction, un peu exaltée, qui suit l'accomplissement d'un grand effort, lorsqu'en rentrant dans sa chambre, elle jeta sur la table le bouquet qu'elle tenait encore à la main. En ce moment un papier qu'elle n'avait point aperçu jusque-là s'en détacha et tomba par terre ; elle le ramassa avec quelque surprise, l'ouvrit machinalement, vit une écriture inconnue, et lut, d'abord sans comprendre :

— “ Vivre sans pouvoir réparer ; souffrir sans pouvoir expier : ce supplice appartient-il à la terre ou à l'enfer ? Non loin de vous, un homme vit et souffre ainsi : *vous qui priez, priez pour lui !* ”

Fleurange lut et relut deux ou trois fois ces mots sans y attacher aucun sens ; tout d'un coup, elle tressaillit, et un vif tremblement la saisit. Ces derniers mots étaient le refrain d'une romance, chantée pendant une des soirées de la vieille maison, en présence du